

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 31

Artikel: Celle que j'aime
Autor: Rochard, Emile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-208844>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

parce qu'on vous connaît, vous, tandis que (et ici le front de l'orateur se rembrunit) tandis qu'on ne sait pas qui sera l'autre..., l'autre... enfin, celui qui vous remplacera... »

A ce cri du cœur, un bon rire secoua M. Marc Ruchet et toute la tablée. V. F.

Ultimatum. — Un jeune homme fréquente depuis quelque temps une famille où il y a une fille charmante, à marier.

Mais le visiteur ne se déclare pas.

Il se rencontre l'autre jour au lieu de son pèlerinage avec un ami de la famille et ils se retirent ensemble.

Alors, dans l'escalier, ce dernier demande à brûle-pourpoint au jeune homme !

— Depuis que vous venez dans la maison, vos intentions doivent être fixées, jeune homme. Voyons, que désirez-vous, la main de la fille ou... le pied du père ?

CREBLIET ET LO MÂIDZO

CREBLIET n'ein valiâ pas dou bon, pas pi la quava de ion. Lè dzein desant pè lo velâdzo : « Foudrà bin dâi Crebliet po fère on hommo de sorta ». Et l'avant pardieu bin rêson.

Lè cougnessâi tote que lè boune. Vo fasâi bin bon asseimblant po avâi oquie de vo et vo z'arâi quasu met dein sa catsetta ; mâ quand failâi payî, l'êtâi su que vo tsertsive onna niêze po pas avâi fauta de vo montrâ la couleu de son erdzeit.

L'è principalemeint âi mâidzo qu'ein fasâi quauqu'ene. Quand l'êtâi malâdo, savâi tellameint vo z'eimbobinâ que *l'homme de l'art*, quemet lè z'appelâve, vegnâi tot parâi po couchî lo soigné on bocon. Mâ, quand l'êtâi guîeri, po payî : bernique ! ie preteindâi que l'arâi êtâ pe rido sauvo se n'avâi min z'u de remîdo. Et cein bourlâve noutron docteu, que l'êtâi onna brava dzein.

On coup, vaitcè que la fenna à Crebliet, la Creblietta, vint bin malâda, que l'a faliu chautâ vè lo mâidzo.

— Eh ! mon Dieu ! venî vito, monsu *l'homme de l'art*, vère ma pouira fenna, que l'è binstout fotia, que dit Crebliet.

— Vâ ! vâ ! dêman ! lâi repond lo mâidzo, que l'êtâi avoué dou z'ami, et pu, quand sarâi guérya, sarî payî avoué la mîma mounia que lè z'autro coup.

— Que na, fâ Crebliet, que l'avâi tot parâi pouâire po sa fenna. Per devant témoin, vo prometto cinquanta francs — et dinse lo vilhio compto sarâ assebin fini — oi, vo prometto cinquanta francs — n'è pas rein — sâi que vo tiâvi ma fenna, sâi que vo pouâissi la guîeri.

Lo mâidzo sè décide dan, mâ, qu'a-te pu fère ; l'êtâi 'na maladi qu'on lâi vayâi gotta et, quieinze dzo aprî, l'a faliu einterrâ la Creblietta.

L'affère d'on mâi, lo mâidzo reincontre Crebliet :

— Eh bin ! et mè cinquanta francs ? que lâi fâ.

— Quemet ? Vo dâivo-io cinquanta francs ?

— Binsu, du que l'è êtâ quasu tî lè dzo trâi coup po soigné voutra fenna, et que vo mè lè z'âi promet devant témoin.

— L'è veré, so repond l'autro, vo z'è promet cinquanta francs, sâi que vo tiâvi ma fenna, sâi que vo pouâissi la guîeri. E-te pas dinse ?

— Oi.

— Eh bin ! l'âi-vo tiâfè ?

— Na.

— Adan, vo lâi guîerya ?

— Na, l'êtâi trao tard.

— Eh bin ! se vo n'âi ni tyâ ma fenna, et se vo ne l'âi pas guîerya, d'aprî noutra patse, vo n'âi rein à mè recliama.

Lo mâidzo, que s'atteindâi pas à stasse, s'ein va adan tot motset ein djureint, mâ on pou tard.

MARC A LOUIS.

CELLE QUE J'AIME

Celle que j'aime, m'aime-t-elle ?

A vrai dire, je n'en sais rien.

Mon cœur est comme une étincelle.

Le sien n'est pas... comme le mien.

Est-elle infidèle ou fidèle ?

Je l'ignore complètement ;

Tout ce que je puis dire d'elle,

C'est que je l'aime éperdûment...

Mais si vous croyez qu'elle est belle,

Vous vous trompez assurément !

N'allez pas la croire commune,

Vous vous tromperiez plus encor ;

Elle en rend jalouse plus d'une :

La gentillesse est son trésor.

Ses yeux, doux comme un clair de lune,

Ont la clarté du diamant ;

Son sein, que la gaze importune,

Plairait au sérail ottoman...

Mais si vous croyez qu'elle est brune,

Vous vous trompez assurément !

Aussi blonde que la Madone,

D'une Andalouse elle a la peau,

Et ses cheveux, qu'elle abandonne,

Flottent au vent comme un drapeau.

Je fais tout ce qu'elle m'ordonne,

Je l'aime par tempérament ;

Son rire argentin carillonne

A mon oreille à tout moment...

Mais si vous croyez qu'elle est bonne,

Vous vous trompez assurément !

N'allez pas la croire mauvaise,

Ce serait une grande erreur ;

Mais elle aime vivre à son aise,

Et le bien-être est son bonheur.

Pour peu que votre esprit lui plaise

Et qu'elle y trouve un agrément,

A raconter quelque fadeuse,

Le sien mettra son enjôment...

Mais si vous la croyez niaise,

Vous vous trompez assurément !

Elle a de l'esprit comme quatre,

Quand elle veut bien en avoir,

Et — ce qui fait qu'on l'idolâtre, —

Elle a l'air de n'en rien savoir.

L'existence, — cette marâtre —

Elle l'ignore absolument :

C'est pour elle comme un théâtre

Où tout doit se passer gaîment...

Mais en la croyant trop folâtre,

Vous vous trompez assurément !

Elle n'est pas non plus austère...

« Mais qu'est-elle, dites-le nous ! »

— Quand bien même toute la terre

M'en supplierait à deux genoux,

Je serais forcé de me taire

J'aime toujours fidèlement.

Si vous croyez que ce mystère,

Je le dévoilerai gaîment,

En croyant que je vais le faire,

Vous vous trompez assurément !

(Paris-Théâtre.) EMILE ROCHARD.

Oh ! amour ! — ELLE. — Maintenant que nous sommes seuls, dis-moi quelque chose de bien doux !

LUI. — Miel !!!

M^{ME} DE POMPADOUR ET ROUSSEAU

LE *Conteur vaudois* a publié, à l'occasion du bi-centenaire de la naissance de J.-J. Rousseau, une série d'extraits de ses œuvres. On nous permettra de reproduire aujourd'hui le curieux portrait que faisait de lui M^{me} de Pompadour, dans une lettre peu connue :

« Je crois que le pauvre Rousseau est un peu fou, malgré tout son mérite ; il a des idées si singulières, il écrit d'une manière si singulière et si arrogante, que je n'ai pas bonne opinion de sa tête ; car la sagesse est simple, unie, douce et sociale. La folie de cet homme est d'être admiré pour sa conduite comme pour ses écrits. Il s'applique à être bizarre, bourru, grossier, avec autant de soins que d'autres à être amusants, gais et polis. Il y a quelque tems qu'ayant

appris qu'il était pauvre, je voulus lui envoyer une bagatelle. Mais on m'avertit que pour faire cette bonne œuvre il fallait user d'artifice, et donner le change à sa délicatesse, ou à son orgueil, comme vous voudrez l'appeler. Je lui envoyai donc quelqu'un qui lui porta quelques cahiers de musique à copier. Il fit l'ouvrage, dont je n'avais réellement que faire, et on lui compta cent louis pour sa peine. « Non, non, c'est trop », dit le bourreau, « il ne me faut que douze francs ». Il prit donc douze francs, laissant le reste, et se renferma sur le champ dans sa caverne pour s'admirer et se caresser soi-même. Vous m'avouerez que voilà un original d'une nouvelle espèce. Les anciens cyniques méprisaient tout, l'or, la table, les plaisirs, et les rois, pour s'estimer eux-mêmes. Le pauvre Rousseau n'est pas bien éloigné de ressembler à ces gens-là, et n'en est que plus à plaindre. Les cyniques avaient grand nombre d'admirateurs, et ils avaient quelquefois la satisfaction d'insulter à des rois qui étaient assez bons pour les aller voir. Mais ce temps passé n'est plus, et je ne crois pas que jamais Jean-Jacques ait le plaisir de dire à Louis XV : « Ote-toi de mon soleil ! » Cependant j'admire son éloquence et la force de son style. J'ai fait du bien à des gens qui valaient beaucoup moins que lui, et je l'aurais obligé très volontiers s'il l'avait voulu. Après tout, cet homme-là n'est pas un auteur pour moi : il est trop sombre, toujours grondant, toujours mordant, toujours argumentant, et cela ne me plaît pas. Il me faut une philosophie aimable, douce, touchante, sans raisonnemens alambiqués, sans argumens d'avocat, et surtout sans mauvaise humeur. N'êtes-vous pas de mon goût ? »

Plus facile à trouver. — C'est un vrai supplice, par le temps qui court, que de chercher un appartement. Depuis plus de deux mois, Mme *** arpente la ville en tous sens, gravit des escaliers à perte de vue, en quête d'un logis. La maison qu'elle habite va être démolie. C'est donc dire que cela se passe à Lausanne.

Elle vient de visiter un appartement — le sixième de la journée — mais, pour diverses raisons qu'elle ne peut ou veut indiquer, elle ne se décide pas.

— Je crains qu'il ne plaise pas à mon mari, fait-elle à la concierge, qui la reconduit.

— Madame fera ce qu'elle voudra ; mais pour sûr, à ce prix-là, Madame trouvera plus facilement un autre mari qu'un appartement !

« DERNIÈRE NOUVEAUTÉ »

IL est bien tard, semble-t-il, pour parler encore de l'effroyable catastrophe du *Titanic*. La chronique s'est enfin tue sur cet événement mémorable. Ce n'est point trop tôt, certes. Elle s'en est copieusement alimentée pendant quelques semaines, trop copieusement, même, si l'on songe que la nécessité de satisfaire l'insatiable, cruelle et malsaine curiosité du lecteur est sa seule excuse d'une telle débauche de détails, que l'on assaisonnait à plaisir et sans grand souci de vérité de tout ce qui leur pouvait donner ce caractère « sensationnel » indispensable aujourd'hui. Comme si le simple fait, par lui-même, dans toute son horreur, n'était pas suffisant. Il faut du sang et des cadavres au lecteur ; c'est à ce prix qu'il trouve de l'intérêt à son journal ; c'est ce qu'il lui demande en échange du sou ou des deux sous qu'il le paie.

Mais voilà que le négoce, moins scrupuleux et plus cynique encore que la chronique, s'est emparé de cette catastrophe, l'a faite sienne, bat monnaie, sans vergogne, avec la légitime émotion qu'elle a causée.

Nous ne parlons pas des reproductions, des sins et peintures, d'une fidélité plutôt douteuse, qu'on a faites de ce naufrage, sur la foi des récits de rescapés ou de témoins : c'est monnaie